

Chapitre I, Les joies du foyer *L'Enfant*, 1879

C'est samedi prochain la fête de mon père.
Ma mère me l'a dit soixante fois depuis quinze jours.

« C'est la fête *de ton père*. »

Elle me le répète d'un ton un peu irrité ; je n'ai pas l'air assez remué, paraît-il.

« Ton père s'appelle Antoine. »

Je le sais, et je n'éprouve pas de frisson ; il n'y a pas là le mystérieux et l'empoignant d'une révélation. Il s'appelle Antoine, voilà tout.

Je suis sans doute un mauvais fils.

Si j'avais du cœur, si j'aimais bien mon père, ce qu'elle dit me ferait plus d'effet. Je me tords la cervelle, je me frappe la poitrine, je me tâte et me gratte ; mais je ne me sens pas changé du tout, je me reconnais dans la glace, je suis aussi laid et aussi malpropre. C'est pourtant sa fête, samedi.

« As-tu appris ton compliment ? »

Je me trouve un peu grand pour apprendre un compliment — je ne sais pas comment j'oserai entrer dans la chambre, ce qu'il faudra dire, s'il faudra rire, s'il faudra pleurer, si je devrai me jeter sur la barbe de mon père et la froter en y enfonçant mon nez — bien rapproché, par exemple ! — s'il sera filial que j'appuie, que j'y reste un moment, ou s'il vaudra mieux le débarrasser tout de suite, et m'en aller à reculons, avec des signes d'émotion, en murmurant : « Quel beau jour ! » À ce moment-là, je commencerai :

« *Oui, cher papa...* »

J'en tremble d'avance. J'ai peur d'avoir l'air si bête... — Non, j'ai peur qu'on devine que j'aimerais mieux que ce ne fût point sa fête...

La fête de mon père !

Mes inquiétudes redoublent, quand ma mère m'annonce que je

devrai offrir un pot de fleurs.

Comme ce sera difficile !

Mais ma mère sait comment on exprime l'émotion et la joie d'avoir à féliciter son père de ce qu'il s'appelle Antoine !

Nous faisons des répétitions.

D'abord, je gâche trois feuilles de papier à compliments : j'ai beau tirer la langue, et la remuer, et la crispier en faisant mes majuscules, j'éborgne les *o*, j'emplis d'encre la queue des *g*, et je fais chaque fois un pâté sur le mot « allégresse ». J'en suis pour une série de taloches. Ah ! elle me coûte gros, la fête de mon père !

Enfin, je parviens à faire tenir entre les filets d'or teintés de violet et portés par des colombes, quelques phrases qui ont l'air d'ivrognes, tant les mots diffèrent d'attitudes, grâce aux haltes que j'ai faites à chaque syllabe pour les *floner* !

Ma mère se résigne et décide qu'on ne peut pas se ruiner en mains de papier ; je signe — encore un pâté — encore une claque. — C'est fini !

Reste à régler la cérémonie.

« Le papier comme ceci, le pot de fleurs comme cela, tu t'avances... »

Je m'avance et je casse deux vases qui figurent le pot de fleurs ; — c'est quatre gifles, deux par vase.

Il est temps que le beau jour arrive : la nuit je rêve que je marche pieds nus sur des tessons et qu'on m'empale avec des rouleaux de papier à compliments, ce qui me fait mal !

L'achat du pot provoque un grand désordre sur la place du marché. Ma mère prend les pots et les flaire comme du gibier ; elle en remue bien une centaine avant de se décider, et voilà que les jardiniers commencent à se fâcher ! — elle a dérangé les étalages, troublé les classifications, brouillé les familles ; un botaniste s'y perdrait !

On l'insulte, on a des mots grossiers pour elle — et même pour son fils — qu'on ne craint pas d'appeler astèque et avorton. Il est temps de fuir.

Au bout de la place, ma mère s'arrête et me dit :

« Jacques, va-t'en demander au gros — celui qui est au bout, tu sais, — s'il veut te donner le géranium pour onze sous. »

Il faut que je retourne dans cette bagarre, vers ce gros-là ; c'est justement celui qui m'a appelé « avorton. »

J'en ai la chair de poule. J'y vais tout de même ; j'ai l'air de chercher une épingle par terre ; je marche les yeux baissés, les cuisses serrées, comme un ressort rouillé qui se déroule mal, et j'offre mes onze sous.

Il a pitié, ce gros, et il me donne le géranium sans trop se moquer de moi. Les autres ne sont pas trop cruels non plus, et je puis rejoindre ma mère avec cette fleur, emblème de notre allégresse :

Accepte cette fleur...

Qui poussa dans mon cœur.

Vendredi soir.

Vendredi soir, répétition générale, dans le mystère et l'ombre.

Mon père — Antoine — est censé ne plus savoir ce qui se passe. Il sait tout ; il a même hier soir renversé le géranium mal caché, et je l'ai vu qui le relevait à la sourdine et le refrisait d'un geste furtif.

Il a failli marcher sur le compliment raide, gommé, et qui en gardera la cassure. Je l'avais pourtant caché dans la table de nuit. Il sait tout, mais il feint, naïf comme un enfant et bon comme un patriarche, de tout ignorer. Il faut que ce soit une surprise.

Le matin du jour solennel, j'arrive ; il est dans son lit.

« Comment ! c'est ma fête ? »

Avec un sourire, tournant un œil d'époux vers ma mère :

« Déjà si vieux ! Allons, que je vous embrasse ! »

Il embrasse ma mère, qui me tient par la main comme Cornélie amenant les Gracques, comme Marie-Antoinette traînant son fils. Elle me lâche pour tomber dans les bras de son époux.

C'est mon tour ; je croyais que je devais dire le compliment d'abord et qu'on n'embrassait qu'après le pot de fleurs. Il paraît qu'on embrasse avant.

Je m'avance.

Je tiens le géranium de onze sous et le rouleau, ce qui me gêne pour grimper.

Mon père m'aide, il me trouve lourd ; je monte une jambe, — je glisse. Mon père me rattrape, il est forcé de me saisir par le fond de la culotte, et je tourne un peu dans l'espace.

Ce n'est pas ma figure qu'il a devant les yeux ; moi-même je ne trouve pas son visage. Quelle position !

Puis je sens le géranium qui file ; il a filé, et tout le terreau tombe dans le lit. La couverture était un peu soulevée.

On me chasse de la chambre à coups de pieds, et je n'ai pas la joie pure d'embrasser mon père, d'être embrassé par lui le jour de sa fête ; mais je n'ai pas non plus à lire le compliment. C'est entendu, bâclé, fini. Il y a un peu de fumier dans le lit.

[https://fr.wikisource.org/wiki/L'Enfant_\(Vallès\)/7](https://fr.wikisource.org/wiki/L'Enfant_(Vallès)/7)

*** **